

BLITZKRIEG

Paris, septembre 1940

Anna et Samuel Livi ont choisi ce dimanche 8 septembre pour aller au cimetière du Père-Lachaise. Pas qu'ils aiment spécialement l'ambiance des cimetières, mais alors, quelle raison ont-ils donnée à ce choix, sachant que depuis la veille leur cœur est broyé d'angoisse pour leurs enfants, Judith et Michaël, réfugiés en Grande-Bretagne depuis deux mois, après qu'ils ont entendu dans un discours apocalyptique au Sportpalast de Berlin, Hitler et son âme damnée, Hermann Goering, se déclarer décidés à briser la résistance de l'Angleterre en rasant ses villes ? Est-ce le cerveau reptilien d'Anna et Samuel, celui qui ressent mais ne pense pas, qui les a encouragés à visiter ce matin un monde de tombes ? On n'en sait pas assez, ni sur la psyché ni sur le cerveau humain pour le dire.

Ce samedi 7, négligeant le projet initial d'attaquer systématiquement les aérodromes et les stations radar, Joseph Goebbels, le très talentueux, très impitoyable et très antisémite chef de la Propagande du parti nazi nommé par Hitler en 1933, chétif, et affligé de boiterie,

prévient l'état-major que la destruction imminente de Londres va « probablement représenter la plus grande catastrophe humaine de l'histoire », précisant pour la justifier au monde qu'elle est la réponse méritée aux bombardements de civils allemands par la Grande-Bretagne, pourtant de faible intensité. Alors que d'évidence la raison principale est qu'il espère que l'ampleur des destructions terrorisera suffisamment les Anglais pour les forcer à demander la paix.

La grande attaque sur Londres commence à l'heure du thé : 638 chasseurs et 300 bombardiers de la Luftflot 2 envahissent le ciel de Londres en formations serrées, s'attaquant aux quartiers surpeuplés de l'Est End londonien, faisant en peu de temps 300 morts et 1 300 blessés graves. Les incendies immenses qui suivent ravagent la ville, l'éclairant *a giorno*, et guident la seconde attaque qui a lieu vers 20 h 30, dans laquelle une deuxième vague de 318 bombardiers chargés d'énormes bombes de type Satan détruisent le quartier de Battersea, dans un rugissement si formidable, que l'écrivaine Virginia Cowles le comparera au fracas d'une cataracte géante, et qui fera plusieurs milliers de morts et blessés graves.

Anna et Samuel ont écouté toute la nuit, l'oreille collée à leur poste de TSF, l'effroyable attaque décrite par les journalistes anglais et français de la BBC. Et toute la nuit, ignorant la géographie de Londres, ils se sont tordu les mains et le cœur en imaginant leurs enfants écrasés sous les bombes incendiaires et les décombres, précipités dans des gouffres profonds, asphyxiés par cette poussière marron, si épaisse, d'après ce qu'en diront les commentateurs, qu'elle restera dans les souvenirs

des Londoniens comme l'un des phénomènes les plus marquants de ces heures d'enfer.

Et ce matin, le corps et l'âme brisés, Anna et Samuel Livi marchent comme des somnambules, aveugles et sourds à ce qui se passe autour d'eux.

Passant devant un immeuble, avenue de la République, dans le 11^e arrondissement de Paris, ils voient débouler, poussé sur le trottoir par des agents de la police nationale et deux hommes en imper et chapeau, récents supplétifs français de la Gestapo, un couple d'âge moyen et deux adolescents.

Engourdis dans leurs pensées, Ils n'ont pas le temps de s'alarmer. Pourtant, des passants ont marqué l'arrêt, mais ont vite repris, tête baissée, leur déambulation. Au même instant, un camion bâché s'est rangé brutalement contre le trottoir et le couple et les enfants y ont été précipités sans ménagements, les enfants tirés à hue et à dia pour grimper sur la ridelle trop haute. Dès qu'ils ont été à l'intérieur, le camion, déjà rempli d'hommes, de femmes et d'enfants, est reparti.

Les flics de la police nationale se sont éloignés en discutant et ont traversé l'avenue, et les deux gestapistes ont pris le métro.

VIVANTS

*Woolwer, base de Judith, sud-est de Londres,
17 octobre 1940*

***B**onjour cher Thierry,*

T'écrire d'abord pour prendre de tes nouvelles, et puis m'excuser de ne pas l'avoir fait plus tôt après la visite si sympa de Londres que tu nous as concoctée avec ton ami Amaury que nous avons trouvé charmant. Mais voilà ce qui s'est passé.

Après vous avoir quittés, disposant d'un peu de temps avant de repartir, Michaël et moi avons décidé de descendre jusqu'à la Tamise que nous n'avions pas vue. Je sais, nous n'aurions pas dû, mais on est plus malin après. Donc, Nous reprenons un bus et arrivons sur les bords du fleuve au niveau du Parlement, superbe endroit, et revenons à la gare attraper notre train prévu à 17 heures. Sans imaginer ce qui va suivre.

Déambulant sur le quai, on entend soudain un bourdonnement venant du sud-est qui s'amplifie à faire trembler les murs, remplissant le ciel bord à

bord, et qui nous tétanise comme tous les habitants de Londres, toi y compris, je suppose. Le ciel bleu s'est obscurci comme avant un ouragan et a paru envahi de milliers de chauves-souris, mais ce n'en était pas. C'étaient des centaines d'avions siglés de la croix gammée.

Nous avons appris le lendemain par la presse que 348 bombardiers, 617 chasseurs, précédés de 8 bombardiers Heinkel de l'escadron « Éclaireur » KGr 100 ont lâché sur la ville une combinaison de bombes explosives et incendiaires.

Imagine, mon cher Thierry, notre ahurissement, quand, sur le point de monter dans notre train, nous voyons devant nous des wagons exploser, des citernes éclater, des rails s'arracher et des voyageurs courir comme des fous dans tous les sens à la recherche d'un abri, nous y compris. J'ignore si certains en ont trouvé, pas nous, car nous n'avions aucune idée de la topographie des lieux.

Nous détalons, Michaël et moi, éperdus de trouille comme des lapins devant des chasseurs, sûrs l'un et l'autre sans oser se le dire que notre dernier quart d'heure est arrivé. Nous imaginant déjà en morceaux, écrasés par ces plaques de ferraille, par les rails arrachés, essayant à l'aveugle d'éviter les pans de mur qui dégringolaient comme une pluie d'hiver. Pourquoi n'avons-nous pas été touchés alors que près de nous des malheureux étaient fauchés par rangs entiers ? On ne le saura jamais. On avance, et une bombe éclate derrière nous, on recule, et c'est devant que ça tombe, bref, je te la fais courte car tu as vécu aussi cette horreur et tu

sais ce qu'il en a été. Enfin, au bout de je ne sais combien de temps, un siècle pour nous, nous réussissons à nous faufiler dans un hangar à containers où nous nous cachons pendant que dehors, tout s'écroule.

Et ce n'est qu'à la nuit qui n'est jamais arrivée en raison des incendies qui éclairaient la ville comme en plein jour que, n'entendant plus le terrible fracas des escadrilles et des bombes, nous sortons à l'air libre. Il est 1 h 30 du matin. Et par un nouveau miracle, sur la route qui longe la station par endroits aux trois quarts défoncée, nous tombons sur un bus qui ramène des aviateurs à la base aérienne où est cantonné Michaël.

De ma vie, quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais cette nuit d'apocalypse. Et j'imagine que c'est pareil pour les malheureux Londoniens.

Voilà, cher Thierry, les dernières nouvelles auxquelles, je suis sûre, tu ne t'attendais pas. Mais dans la vie, tout est surprises, et cette épreuve, si besoin en était, m'a confirmé que rien n'est sûr, pas plus la vie que la mort.

Mais oublions ça puisque nous sommes vivants. Maintenant les bonnes nouvelles. Mon anglais s'améliore de jour en jour, je te dis ça pour que tu ne prenes pas ce prétexte pour refuser de parler de moi au Women's Voluntary Service où je te promets que si l'on me prend, je ne te ferai pas honte. Encore une fois merci de nous avoir accueillis et aidés, toi et tes compagnons, quand nous avons débarqué en Angleterre, frais comme des harengs avariés, dans ce « foutu » canal St George où l'on a échoué.

D'accord, je t'ai déjà remercié, et tu m'as déjà envoyé promener, mais tu ne peux pas savoir (quand Michaël et moi, mais aussi j'imagine cet imbécile de pêcheur qui nous a embourbés) vous nous êtes apparus, tel St George terrassant le dragon, j'ai cru que ton général de Gaulle en personne nous attendait. Râle pas, j'ai appris plein de choses (très positives) sur lui, et je pense comme toi que cet homme, même s'il ne peut faire grand-chose pour sauver notre pays, nous a rendu l'espoir et l'honneur, et ce n'est pas rien. Tu vois, je pense maintenant comme un Thierry¹. Je t'envoie mes meilleures pensées.

Judith

1 Voir *Les Faisceaux de la peur*.

AFFRONTMENT

Vandermaelen, 17 octobre 1940

La porte qui s'ouvre avec fracas fige les hommes dans leurs gestes et sèche les conversations. Sur le seuil de la baraque, planté sur ses jambes épaisses, se tient le caporal-chef Hans Steinbach, l'un des responsables du stalag VIII AB de Vandermaelen où ont été emprisonnés des soldats français et anglais, lors de la tentative d'évacuation avortée de mai à Dunkerque.

Steinbach se plaît à imiter la posture tendue d'arrogance d'Hermann Goering, son modèle de virilité, ce géant sanglé dans un uniforme blanc toujours trop serré, homme cruel, brutal, spoliateur tous azimuts des biens des vaincus, à qui le caporal-chef, d'après ce qu'ont compris les prisonniers, rêve de ressembler : intelligence et ruse en moins.

Derrière lui, se faufile son ombre filiforme, Rudolf Kratz, sergent dans la branche militaire de la Waffen SS, coiffé de la casquette à tête de mort de la Totenkopfverbände, chargé en début de carrière de la surveillance des premiers camps de la mort, et qui,

blessé en Pologne, a été versé au stalag VIII AB où il est détesté et craint de tous, gardiens compris.

Le nazi aime s'en prendre plus particulièrement aux prisonniers de confession juive qu'il repère en se promenant dans les douches. Du coup, les hommes ont décidé de se laver à deux, l'un se savonnant, l'autre surveillant. Pas dupe, Kratz les a obligés à faire glisser leur serviette. Trois soldats circoncis ont été emmenés dans un autre baraquement où ils attendent d'être déportés en Allemagne.

—Debout tout le monde ! hurle Steinbach.

Quatre soldats, armes braquées, tiennent les prisonniers en joue. Kratz a allumé une cigarette, c'est un gros fumeur qui tousse beaucoup. Les hommes s'en félicitent : de cette façon, ils l'entendent arriver.

—Qu'est-ce qui se passe, caporal-chef ? demande le sergent François Lambert, responsable cette semaine-là de la baraque.

Steinbach toise le prisonnier. Il adore ces moments où il croit sentir leur peur. D'autant que celui-là est une forte tête.

Steinbach se tourne vers Kratz puis revient vers le prisonnier.

—Lambert, sergent Lambert qui aide les autres à s'échapper ! Antoine Santoni, vous vous rappelez, sergent Lambert, dit-il en grinçant sur le nom¹.

—Je me souviens du deuxième classe Santoni, caporal-chef, qui pourrait l'oublier ? Il a réussi à s'évader. Nous nous en souvenons tous ici, répond le prisonnier.

1 Voir *Les Faisceaux de la peur*.

Kratz se rapproche. Plonge son regard de mort dans celui de Lambert et lui crache sa fumée dans la figure. Ses lèvres sont deux fils dans un visage aussi délavé que ses yeux. Quand ils l'entendent tousser à s'arracher la gorge, les prisonniers espèrent qu'il va bientôt crever. Mais la mauvaise graine est solide, se désespèrent-ils. Cependant, c'est vrai qu'il n'a pas bonne mine, pense le sergent Lambert. Normal, il a reçu une balle dans la poitrine qui a emporté l'un de ses poumons.

C'est pour ça que le vaillant SS est là. Après être revenu de Tchécoslovaquie où, sous les ordres du *SS-Gruppenführer* Reinhard Heydrich, éradicateur de la population juive du pays et créateur en Pologne et en Ukraine des *Einsatzgruppen* (la Shoah par balles), qu'il a aidé à mettre en place en enrôlant dans les deux pays de nombreux volontaires, on s'est en quelque sorte débarrassé de lui. Il l'a mal supporté, il veut être le meilleur pour la plus grande gloire de Heinrich Himmler, son idole, créateur des Waffen SS.

— Vous savez ce qu'est devenu votre ami ? grince-t-il vers Lambert en tordant la bouche et en fouettant selon son habitude ses bottes avec sa badine.

— Mon ami ? Ce n'est pas mon ami. Si vous étiez plus attentif, sergent Kratz, vous sauriez que nous étions plutôt... comment dire ? en opposition, lâche Lambert en grimaçant un sourire.

Il hait cet homme de toutes ses forces.

— Un Corse, reprend Kratz, autrement dit, un voyou. Alors si vous étiez en... opposition, ça ne vous fâchera pas d'apprendre qu'il a été rattrapé et décapité pour avoir tué un gardien quand on l'a repris.

Lambert sent ses intestins se tordre. Tonio, décapité !

—Il n'a jamais tué de gardien, crache-t-il avec haine. Tu mens, salopard !

Kratz, ulcéré, lève sa badine et le frappe au visage. Autour, tout se tend. Steinbach lui-même, semble surpris par la tournure qu'ont pris les événements. Il n'aime pas Kratz qu'il craint, mais les prisonniers sont à lui ! Kratz n'a pas à s'en mêler.

Les soldats ont instinctivement relevé leurs fusils. Steinbach attrape Lambert par le col de sa chemise et le secoue.

—Emmenez cet homme au cachot ! hurle-t-il aux soldats.

Ce qui l'irrite, ce n'est pas que le prisonnier ait traité Kratz de salopard, mais que le SS ait mis la main sur lui, le négligeant lui, son supérieur hiérarchique. Les soldats s'emparent de Lambert et le traînent hors de la baraque. En passant devant un prisonnier, Lambert feint de trébucher et glisse un papier dans la poche de son compagnon.

Quand les Boches ont débarqué, ils étaient en train de dessiner un itinéraire de fuite.